

Almanach populaire du curé Kunzle pour 193

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 41

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

encore de la noble fermeté des Lavaux, tout en accueillant cette fluidité qui compose le charme complexe des vins d'Aigle et d'Yverne. »

Le la Côte :

« Il passe, et ne s'arrête pas. Mais son parfum reste, comme le souvenir d'une rencontre longtemps espérée, comme la brève entente de deux âmes, comme ces étincelles qui font plonger, une seconde, dans l'éternelle nature de l'homme. Sa profondeur prend déjà l'accent du mystère. »

En robe toujours fraîche, l'âme des la Côte est plus substantielle que ne pensent les buveurs trop pressés. Ils font penser à la feuille de houx, qui recèle sous ses piquants une riche matière. »

Et dans la chaîne des « petites vignes » où

*Qu'il soit tendre ou subtil, qu'il soit rude
et moqueur,*

Le vin du cru est toujours le meilleur :

« C'est un vin robuste, peu soucieux de plaire, et qui, tout de même, plaît par sa franchise qu'atténuent parfois les très beaux soleils... »

Quant au Vully qui semble, si vous le regardez de Neuchâtel, un gros chat allongé :

« Aux années clémentes, son vin rouge a goût de pierre à feu. Par sa tête surplombante, le Vully est pareil à un Righi romand qui regarderait, avec une tendre commisération, vers ces pays qui ne connaissent pas la vigne. »

Et l'auteur conclut. Sa conclusion pourra s'appliquer à tout le vignoble vaudois :

« Un climat modéré, une année de soleil, le travail de l'homme donnent de l'agrément à ces petits vins clairs vivants, amis de l'homme, qui sentent bon le terroir : goût de pierre à fusil, parfum de framboise. Dans le soin que prend d'eux le paysan-vigneron, il entre un taciturne attachement, un amour qui ne compte pas sa peine. »

Si son vin est un peu vif, « il le préfère tout de même, comme il préfère sa femme, même « méchennette » à une étrangère qui ne lui conviendrait pas tout à fait. Ce qu'il lui faut, c'est ce goût de terroir, cette fraîcheur du sol retrouvée, cet air vif qui vient de passer sur les forêts de sapins, sur les taillis fleuris de cytise, sur les prés odorants de sauges et les ravins aux sureaux. »

Il aime son vin comme il aime son village : en silence. Il sait assez qu'il ne pourrait vivre sans eux et que les vins fameux du monde, comme les gros bourgs d'ailleurs, n'effaceraient pas la nostalgie de ces deux biens familiaux : le toit de sa maison, le vin de sa vigne. »

Là finirait la chanson de la vigne et du vin. Le poète s'efface alors derrière l'historien, ou plutôt se laisse pénétrer, incorporer par lui — comme la gousse d'ail donnera le ton général à la fondue. Et l'historien-poète, du fond des âges, nous conduira à l'étagé de notre siècle. Il nous dira les travaux des ancêtres, des Romains aux Burgondes, le labeur des moines, les soucis de nos vignerons, leurs luttes contre les ennemis de la vigne et la belle collaboration des « maîtresses de vignes ». »

Puis ce seront les quelques maladies, du corps ou de l'âme, qu'il siéra de traiter aux vins romands.

Pour le caractère difficile ? L'usage régulier d'un bon vin pas trop jeune, pas aride et surtout pas sur lie.

Pour la dureté de cœur ? Un Epesse, un Cully, un Villette ou un Montreux.

Un demi de Perroy, avant-dernière année, chassera les soucis. La misanthropie, elle ne résiste pas à l'usage modéré du vin romand.

Voilà notre cru. A-t-on déjà dit mieux ?

Et si je n'ai parlé dans ce bref exposé — bref, car la tentation est grande de tout citer — que de la partie consacrée aux vins vaudois, c'est qu'il faudrait qu'un Valaisan, un Neuchâtelois, un Genevois ou un Jurassien voulût aussi donner son appréciation, chacun pour les pays qui le concernent.

Car combien restent vrais les vers de Philippe Godet, que cite l'auteur, vers pétillants comme un jeune Saint-Blaise :

*Mais le bon vin qu'ont bu nos pères,
Le vin de nos vieux vignerons,
Le vin de nos coteaux prospères,
Voilà celui que nous boirons ;
Le vin qui mousse et qui flamboie,
Et qui fait l'étoile et qui rit,
Le vin chantant comme la joie
Et pétillant comme l'esprit ;
Le vin qui, dans ses étincelles,
Brillant à nos yeux réjouit,
Contient les plus vives parcelles
De l'âme et du cœur du pays.*

Ami lecteur, quand tu aura lu — il le mérite — ce gracieux volume, tu trouveras aussi qu'il contient les plus vives parcelles De l'âme et du cœur du pays.

M. à L.

AU DEFILE DE LA 1^{re} DIVISION

Au major J.-H. Addor.

LS étaient partis de bonne heure après avoir sorti le char à banc, attelé le Gris pommelé et fait les recommandations d'usage au domestique de confiance qui devait diriger le rural en leur absence. Dans le caisson du banc, on avait mis à manger et à boire, car c'est connu que dans ces bourrées, il est difficile de se faire servir quelque chose à la pinte. Tout d'une trait on s'était rendu de Chavannes-les-Pesses à Echallens, où l'on avait remis l'attelage puis on était allé quérir une bonne place pour attendre le défilé.

Lui (portant gaillardement ses soixante ans). Elle (un tantinet plus jeune, alerte et vive, la langue bien pendue). Il s'agissait pour le couple de voir passer le fils unique, Aloïs, appointé dans la vaillante II/6 du capitaine Jan, et de le repérer.

J'étais coude à coude avec ce couple intéressant et je m'amusais à suivre leur discussion.

Elle: Crois-tu qu'ils vont bientôt venir et qu'on verra notre Aloïs ?

Lui: Bien sûr que je te dis, du reste tu n'as qu'à suivre sur le programme, tu vois que ça commence à 10 heures et demie.

Elle: Eh ! mon té, pourvu qu'on le voie... Ah ! voilà les cyclistes.

Lui: Tu vois ! après les cyclistes, les bataillons défilent dans l'ordre suivant : 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc.

Elle: Pourvu qu'on puisse voir le numéro sur le drapeau !

Lui: Pour ça n'y compte pas trop ; c'est un peu loin et par peu que le drapeau fasse des plis ! seulement tu n'as qu'à compter, et, pour plus de sûreté, tu remarqueras chaque fois que je lèverai mon chapeau devant le drapeau, tu rajouteras 1 puis au 6 tu ouvriras l'œil. Attention, ça commence !

Elle: Mon té ! que c'est imposant !... et pour la compagnie, à quoi est-ce qu'on reconnaît la IIème ?

Lui: De notre temps, c'était bien simple et tout aussi beau ; on se sentait quelqu'un ; et puis on avait le képi avec le pompon qui indiquait le numéro. Ainsi, moi, qui étais de la IV/6 j'avais, tu te rappelles, le pompon jaune et blanc. Te souviens-tu quand tu étais venue nous voir défilé en 95 après la prise de Poliez ; nous n'étions pas mariés et ton père vivait encore. Ce que j'étais bien dans ma compagnie, cette belle troupe commandée par le sympathique capitaine Mayor, d'Oron. Aujourd'hui tout est changé, avec ces bougres de casques, ils se ressemblent tous et on n'est plus rien foutu de les reconnaître et de reconnaître la compagnie.

Elle: Attends ! tu causes trop, et on est dans le cas de le manquer, depuis le temps que ça défile. — Ah ! je crois bien que voilà le 6 !

Lui: C'est bien ça, je reconnais le major Fontannaz, d'Orbe. Voilà la première et... voilà la IIème.

Elle: Ti possible ! c'est l'officier d'Aloïs qui est devant, sur ce beau cheval ?... Quel bel officier !...

Lui: Mais oui, c'est son capitaine.

Ils cherchent à se rapprocher.

Ensemble : Aloïs ! Aloïs ! Aloïs !

Personne ne répond ; ils appellent dans le vide et la compagnie défile toujours.

Nouveaux appels : « Aloïs ! Aloïs ! Aloïs ! »

Appels et gestes ne trouvent ni regard ni réponse.

En ce moment, une idée diabolique me traverse l'esprit et je mets à appeler aussi : « Aloïs ! Aloïs Aloïs... alors c'est entendu à tout à l'heure comme convenu !... compris ! » Et j'accompagne mes appels par un geste de main amical. Il est naturel que j'avais aussi parlé dans le vide, me connaissant absolument pas Aloïs.

Elle: Comment, ce monsieur connaît notre Aloïs ?

— Mais parfaitement, Madame ! Ah ! vous êtes sa mère, je l'avais deviné.

Elle: Alors, vous le voyez, dit-nous vite lequel c'est !

— Il est... dans le milieu de la compagnie, vous voyez bien, c'est... celui qui a le casque...

Elle: Hé ! « tsaravoute », je crois bien que ce monsieur se moque de nous. Ah ! vous êtes bien un « tatadzenelhie » de par Lausanne ; apprenez que nous sommes des braves gens !...

Lui (la prenant par le bras): Viens, faut pas faire d'histoires.

Et le couple s'en fut s'établir loin de moi, à 50 mètres en aval, non sans qu'Elle se soit plusieurs fois retournée pour me lancer un regard de fureur.

O. D.

Pour la deuxième année, les éditions Otto Walter, S. A., Olten, publient leur

Almanach populaire du Curé Kunzle pour 1935.

Prix: fr. 1.20.

Son but est surtout de faire connaître la méthode de guérison du savant herboriste de Zizers près Coire, M. le Curé J. Kunzle. Ce dernier s'en explique en ses termes :

« Populariser la connaissance des plantes médicinales, en faire voir les propriétés curatives, en montrer l'usage qu'on en peut faire, tel est mon but. Et je vous reviens avec une hotte lourde de recettes nouvelles, débordante de jolis contes et tout enguirlandée d'anecdotes gaies et réconfortantes. »

Le lecteur confirmera sans doute ce jugement.

PREMIÈRE CULOTTE

Petit bébé, te voilà grand !

Chacun le proclame à la ronde,

Tu deviens le prince charmant

Auquel obéit tout le monde.

Pour toi le succulent bouillon,

Au lieu de laiteuse popotte,

Depuis huit jours, plus de mouillon :

Tu porteras une culotte.

Dans les plis de ce vêtement,

Tu prends élégante tournure ;

On te croirait, en ce moment,

Un heureux coureur d'aventure.

Jadis, tu ne respectais rien,

Tu revenais couvert de crotte,

Maintenant chasse le vaurien,

Car il a mis une culotte.

Ne mets plus les doigts dans ton nez,

Ce sont des manières de rue ;

Quand on a ses trois ans sonnés

Il faut avoir de la tenue.

Tu cesseras de pleurnicher,

D'avoir une conduite sottie,

L'esprit mauvais doit dénicher,

Quand vient la première culotte.

Marche bien droit, vieux grenadier,

Enivré de ton uniforme,

Et, dans ces feuilles de papier,

Coupe un gancé de haute forme.

Tire ton sabre du fourreau,

A la vitre porte une botte,

Et si tu casses le carreau,

C'est pour l'honneur de ta culotte.

Voyez ce conquérant hardi

Prêt à livrer une bataille !

Depuis une heure, il a grandi,

Et redresse sa haute taille.

Sur un vieux bâton, à cheval,

Comme un rat, au grenier, il trotte.

C'est déjà presque un général,

Tant il est fier de sa culotte.